

Le minotaure

par
Paul Savoie

C'est un chat gris, rabougri, peinard. N'ayant que trois pattes, il dépend, pour les choses essentielles, de la gentillesse et de la bonne volonté de sa maîtresse, une femme distraite qui, à cause de ses innombrables rêves de labyrinthe et de fils brisés, a un jour été baptisée Ariane par les deux seules amies qu'elle a jamais eues et qui sont depuis longtemps disparues. Insomniaque la nuit, Ariane passe ses journées dans des états de somnolence et de divagation extrêmes.

Lors des jours pluvieux, Ariane aime prétendre que le chat gris n'est nul autre que le minotaure. Elle le fuit de corridor en corridor, de catacombe en catacombe. Le chat fait de son mieux pour se plier aux étranges exigences d'Ariane mais parfois, à cause de son infirmité, ne réussit pas à franchir certains obstacles, par exemple l'escalier du sous-sol qui descend de façon trop abrupte ou l'encombrement de meubles et de boîtes dans le grenier. Ariane fait alors marche arrière et le chat, saisi de honte, courbe la tête en voyant Ariane avancer vers lui à pas lents et déçus. Ariane tâtonne, renifle, finit toujours par retrouver le chat, immobile, mou comme une guenille sur le tapis ovale ou au pied du pouf. Elle le saisit fermement à l'endroit des côtes délicates et le transporte au pied de la colline, qui en réalité n'est que la chambre abandonnée du valet ou le parloir, où elle le sermonne ou lui fait quelques douces remontrances. Le chat, contrit, écoute, prêt à toutes les pénitences.

Le chat gris connaît bien la situation. Il sait qu'Ariane ne dépasse jamais certaines limites. Pour elle, c'est un jeu, rien de plus, une façon d'exorciser la noirceur. Le chat le sait, ce qui ne l'empêche pas d'avoir peur chaque fois qu'Ariane l'enserme de ses doigts lestes et acérés, chaque fois qu'elle le soulève et le menace.

Il examine, du coin de l'oeil, quelques lézardes. Il observe Ariane, écoute les inflexions de sa voix, l'embouteillage des mots. Cette âpreté, cette confusion, après l'avoir tyrannisé, finissent par

le cajoler, le dorloter même, comme un tissu piquant qui rassure. Il ronronne.

Ariane vit seule à la campagne, dans une vieille maison ancestrale démantibulée. Elle s'imagine encore jeune mais son visage traduit un état de décrépitude avancée, qu'accentue la courbature du dos. Sa peau pend en bourrelets sous le menton tandis que les doigts paraissent décharnés. Tout l'épiderme semble fuir vers le menton, comme si quelqu'un avait tiré très fort sur un pull mais que le tissu était resté coincé autour de la gorge.

Sa voix, au moment où elle cherche pour la millième fois à expliquer au chat l'importance des dépassements, n'émet que des sons émiétés, comme de faibles gouttes de liquide épais cherchant tant bien que mal à créer une impression de dégoulinement vers la langue à partir d'une gourde remplie de vase.

Le chat fait son possible pour suivre l'écoulement des mots. Ariane parle, ou laisse couler des agglutinations de mots. Le chat, devenu maître déchiffreur, comprend chaque signe, comme si tel son représentait une coche ou une impression en creux, parfois une senteur particulière, une texture, et qu'il pouvait, par simple variation du regard, ajuster ses narines et tout saisir, tout humer. Le chat fait un effort extrême de concentration, ce qui lui donne un air sérieux, respectueux.

«Enfer!», râle Ariane. C'est un mot dont le chat saisit toutes les résonances. Ariane utilise ce mot à toutes les sauces. Elle finit souvent ses phrases avec cette exclamation et lui donne encore plus de force en l'accompagnant d'une chiquenaude ou d'un crépitement, qu'elle réalise en glissant une chaussette sur le parquet ou en frôlant un meuble. Le chat, par réflexe bien appris, sursaute. La consigne l'exige. Mais, à sa grande surprise, Ariane, virtuose de la violence marmonnante, réussit chaque fois à investir ce mot de tout son potentiel d'horreur et de ravage.

Ce soir, le chat, parce qu'il est extrêmement fatigué, à bout de forces même, bronche à peine. Il n'a qu'un effroi superficiel à offrir en guise de réplique. Il le fait pour ne pas décevoir Ariane, mais aussi parce qu'il sait qu'elle arrive toujours à bout de sa résistance. Celle-ci, consciente du peu d'effet qu'elle crée, répète le mot, avec plus d'insistance cette fois. Après une légère crise de toux, elle accompagne son juron d'un martellement rapide de sa canne sur le bois franc.

Le chat ne bouge même pas. C'est à peine s'il respire.

Ariane avance de quelques pas. Elle lit toujours les états d'âme de son chat à la senteur qui se dégage de son haleine, de ses poils grasseux et caillés, comme des signes en braille à la portée des doigts. Ce soir, une odeur de brouillard remplit la pièce, entache les murs, les meubles. Un brouillard si épais, humide, qu'Ariane se sent coincée, glacée.

Elle laisse tomber la canne et, courbée, tend un bras devenu fragile vers l'odeur éphémère. Lorsque son doigt pointu rencontre la masse inerte à ses pieds, elle soupire. Son corps se met à trembler. Le brouillard, en tourbillons, barbouille les murs, laisse des rayures sur les lattes de bois, sur le toit et ses charpentes. Les meubles se désagrègent, fendent de part en part. Les murs, les escaliers, sous les coups répétés de ce vent grisâtre, s'estompent. Ariane, que seules quelques traces d'ombre atteignent par l'unique fente de ses yeux moribonds, sent, en palpant doucement les rainures sur ses mains, la vieillesse transcrire ses dogmes sur ses os. Foudroyée, elle se soumet à cette vérité frigide d'incrustation. Elle ouvre ses bras, son corps entier, afin d'en être tatouée.

Lorsque le silence commence à élargir les marges, à multiplier les espaces entre les mots, elle ferme encore plus profondément les yeux. Elle avance plus loin dans le labyrinthe. Le minotaure rugit.